

# LIVRES

CAHIER F > LE DEVOIR, LES SAMEDI 7 ET DIMANCHE 8 FÉVRIER 2015

## Éclairs des créatrices déchirées

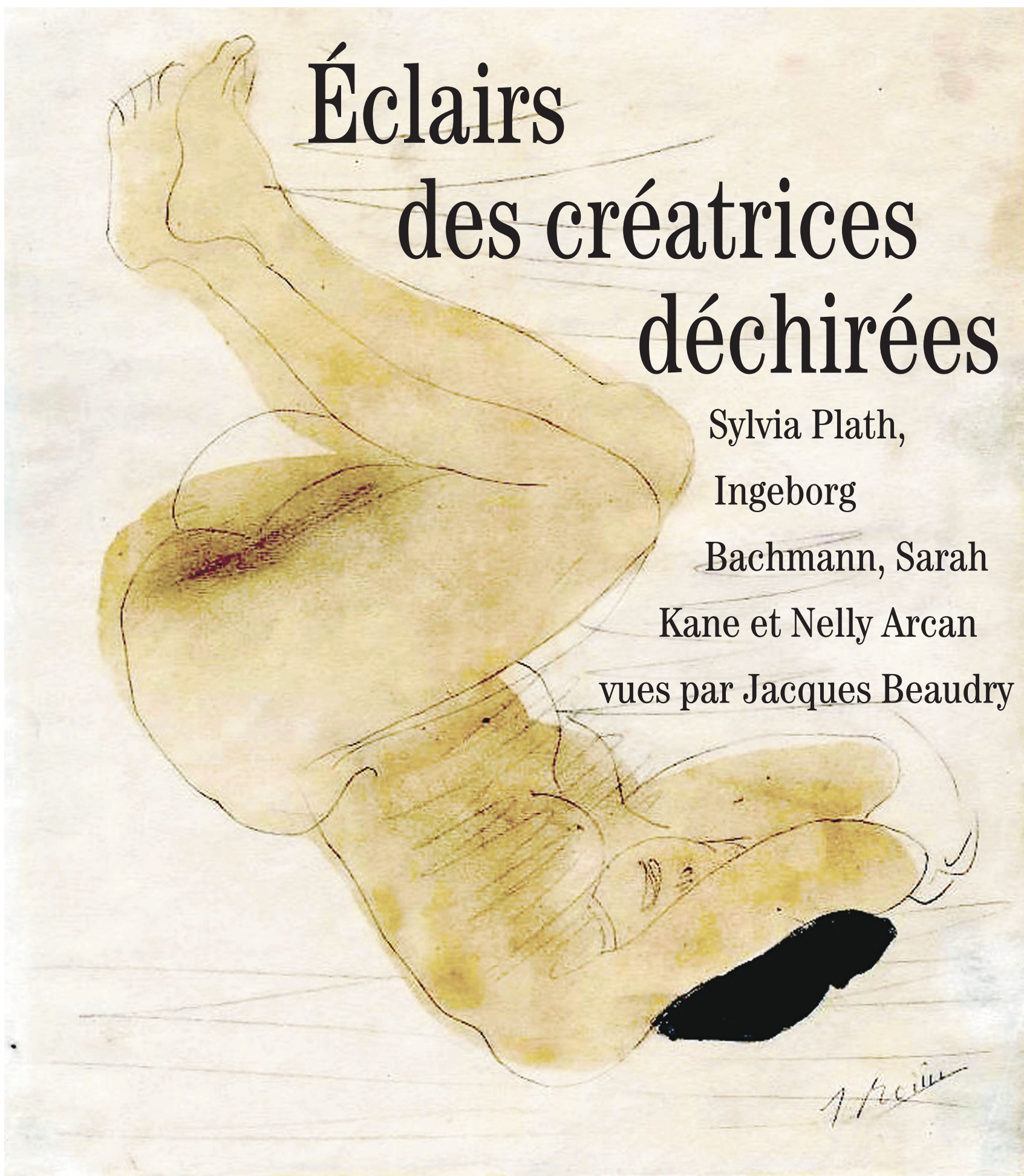
Sylvia Plath,

Ingeborg

Bachmann, Sarah

Kane et Nelly Arcan

vues par Jacques Beaudry



Auguste Rodin, *Femme allongée*, 1880. Crayon et aquarelle sur papier.

WIKIMEDIA COMMONS

MICHEL LAPIERRE

**L**e livre *Le cimetière des filles assassinées*, de Jacques Beaudry, paraît alors que l'on souligne qu'il y a 70 ans les Alliés découvraient, de janvier à mai, les camps de concentration nazis. La question que pose l'essayiste n'en devient que plus brûlante. Pourquoi Sylvia Plath, Ingeborg Bachmann, Sarah Kane et Nelly Arcan ont-elles dans leurs œuvres littéraires associé l'abîme de leur désespoir de femmes meurtries à « des images de guerre et d'oppression totalitaire » ?

L'Américaine Sylvia Plath (1932-1963), épouse malheureuse de l'Anglais Ted Hughes et qui, comme lui, s'illustra en poésie, l'Autrichienne Ingeborg Bachmann (1926-1973), dont Thomas Bernhard admirait les vers, étaient beaucoup plus âgées que la Britannique Sarah Kane (1971-1999), enfant terrible de la dramaturgie, et que la romancière québécoise Nelly Arcan (1973-2009). Mais toutes se sont donné la mort, si l'on croit au suicide d'Ingeborg Bachmann, victime de l'incendie de sa chambre d'hôtel.

Philosophe et critique littéraire québécois né en 1955, Beaudry soutient que des « forces violentes capables de briser une vie intérieure » ont assassiné les quatre créatrices et qu'elles « ne seraient pas sans rapport avec celles qui ont bouleversé l'histoire du monde et qui



Ingeborg Bachmann

secouent encore son actualité». Fondé sur une analyse approfondie de la vie et des écrits de ces femmes, l'ouvrage dépasse l'étude et devient un dialogue avec les disparues. L'auteur les ressuscite en les tutoyant.

En s'adressant à Sylvia Plath, Beaudry participe à la féminité angoissée de la créatrice, de la mère, de l'amoureuse : « Je voudrais une vie conflictuelle, disais-tu, un équilibre entre les enfants, les sonnets, l'amour et les casseroles sales. Et affirmer la vie, de manière fracassante, sur les pianos et les pentes de ski, et aussi au lit au lit au lit » (*Œuvres*, Gallimard). Mais les doux conflits du bonheur quotidien n'apparaissent pas.

Le vide subsiste, d'autant que Sylvia imagine que son père, né en Allemagne, a l'Europe sanguinaire qui lui colle à la peau. Dans *Papa*, l'un des plus poignants de ses poèmes,



Sylvia Plath

elle accable l'homme chéri, mort lorsqu'elle était encore enfant : « Toutes les femmes adorent un fasciste. » Elle y ajoute : « Il se peut bien que je sois juive » (*Ariel*, Gallimard).

Beaudry voyage dans l'intuition poétique de Sylvia. Il se félicite qu'elle ait associé, par amour-haine de son père, la puissance meurtrière nazie à celle que les États-Unis, son propre pays, avaient déployée au Japon en 1945, dans des circonstances pourtant différentes. Tu as été, dit-il à Sylvia, « assez intrépide pour te rapprocher d'une horreur qui pouvait sembler si éloignée (la Shoah et Hiroshima) jusqu'à ce que tu puisses saisir cet enfer comme s'il s'agissait d'une affaire familière ».

Anéanties

Le père d'Ingeborg Bachmann ne fut pas, quant à lui, un nazi imaginaire mais combien réel. Aussi l'Autrichienne,

hantée par le non-sens métaphysique de l'horreur hitlérienne, fait-elle du Créateur en personne, dans sa pièce *Le bon Dieu de Manhattan* (Actes Sud), l'auteur d'une série d'assassinats de couples d'amants. Ce qui permet à Beaudry de dire à Ingeborg : « La figure du Dieu monstrueux t'a accompagnée tout au long de ta vie. »

C'est une façon raisonneuse mais juste de résumer le désarroi de cette femme brisée. L'artiste elle-même exprime son état d'esprit dans un poème d'une étrange beauté : « Où que nous allions sous l'orage de roses / la nuit est illuminée d'épines, et le tonnerre / du feuillage, naguère si doux dans les buissons, / est désormais sur nos talons » (*Poèmes*, Actes Sud).

Du Dieu meurtrier d'Ingeborg Bachmann, nous passons à l'absence pure et simple de l'au-delà pour refléter plus brutalement encore la violence humaine dans *Anéanties*, de Sarah Kane (L'Arche), pièce créée en 1995. « Pas de Dieu. Pas de Père Noël. Pas de fées. Pas de forêts enchantées. Rien, putain de rien », statue l'un des personnages, un homme mûr qui viole une jeune femme en Angleterre.

Sur scène, d'une explosion inattendue surgit un soldat brutal. Beaudry déclare à la dramaturge : tu as compris que la vie privée dépend de l'universel « en faisant entrer, sans la nommer, la guerre de Bosnie, et tout ce qu'elle avait de cruel, dans une simple chambre d'hôtel ».

VOIR PAGE F 2 : CRÉATRICES



La petite musique de **Jacques Poulin** en boucle

Page F 3



Se souvenir de nos **zouaves**

Page F 6

Lire ? Que du bon...

La D<sup>re</sup> Josie Billington, de l'Université de Liverpool, a dévoilé il y a quelques jours les résultats d'une nouvelle étude, menée au Royaume-Uni, sur les effets et les conséquences de la lecture. Trente minutes par semaine le nez dans un livre suffiraient, selon ces résultats, à améliorer le quotidien. Sur les 4146 répondants interrogés par Internet, les lecteurs étaient moins enclins à se déclarer dépressifs (à 21%) et étaient surtout plus satisfaits de leur vie. Les lecteurs se montraient aussi moins stressés et disaient réagir mieux aux situations difficiles. Une surprise ? Les lecteurs montraient également une estime de soi légèrement supérieure (10%). « Si les avantages sociaux de la lecture sont largement reconnus, il est également important de reconnaître les gains à tirer de la lecture pour la santé et le bien-être », a indiqué la chercheuse en sciences de la psychologie.

De plus en plus d'études démontrent les conséquences de la lecture sur les liens sociaux, les connexions neuronales ou la capacité d'empathie que développent les gens qui lisent.

De l'autre côté du spectre, une étude antérieure (2012) concluait que les élèves britanniques se sentaient, au contraire, honteux d'être vus par leurs amis avec un livre dans les mains. Seulement 33,5% d'entre eux voyaient la lecture comme une activité cool.

Le Devoir



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

## LIVRES

## Entre ravissement et affliction

DANIELLE LAURIN



Une femme s'adresse à son amant. Elle lui écrit, dans un cahier, puis deux, puis trois, qu'elle brûlera. Elle s'adresse à cet homme, qui ne la lira pas, pour tenter de se ressaisir elle-même. Elle n'en peut plus, elle ne se reconnaît plus, ne s'appartient plus.

Mais peut-elle « guérir » de cette passion qui l'enflamme, la consume ? Et le veut-elle vraiment ? Comment apprendre à vivre sans cette excitation, cette intensité, cette extase suprême, tous les sens en éveil ? Comment renoncer à l'absolu quand on l'a connu ?

L'héroïne de *Blues nègre dans une chambre rose*, deuxième roman de Jennifer Tremblay, nage en pleine confusion. « Je ne sais pas si nous recommencerons à nous écrire et à nous voir un jour, si une bonne fois je te réinviterai chez moi. Je l'espère, je ne l'espère pas. Je t'aime, ne t'aime plus. La peur de te retrouver, la peur de ne pas te retrouver. »

Elle confond hier et aujourd'hui, amalgame le passé et le présent à l'infini, comme si quelque chose en elle refusait de trancher. Elle se remémore jusqu'à s'y perdre leur première nuit d'amour. « Je savais désormais ce que ça voulait dire, cette expression fabuleuse, nuit d'amour, et j'avais envie de raconter ça à tout le monde autour de moi, à l'aéroport, dans l'avion, nuit d'amour, nuit d'amour, nuit d'amour. »

Elle revit toutes les retrouvailles qui ont suivi, selon un cérémonial bien établi. Toujours selon son bon vouloir à lui. Et l'attente, l'attente, l'attente. « Il me semble que toutes tes visites se confondent en une seule. Se rappeler une seule, c'est un peu se les rappeler toutes. » Puis : « Des mois entiers s'écoulaient lentement, très lentement, avant que tu ne franchisses de nouveau, en deux pas lestes, les marches de ma galerie. »

Elle ressasse ses échecs, ses tentatives avortées de se l'approprier. Elle ressent l'abandon dans lequel il l'a laissée à répétition. « Ton entêtement à systématiquement ne pas répondre à mes courriels dans un délai raisonnable m'a empoisonné la vie. »

Elle le revoit surgir chez elle à nouveau. Sa présence immense tout à coup. Ses gestes, ses mots. Son corps sur le sien. Et ses mains. Elle revoit tout. Et elle exulte, encore, avec son odeur dans son cou.

Elle sait qu'elle est en manque. Elle sait aussi qu'elle n'en peut plus de ce cercle infernal. Elle sait qu'elle est au bord de la folie. Peut-être même en plein dedans.

C'est cette ambivalence, cette déchirure, ce dédoublement que rend à merveille ici l'auteure de la pièce *Le carousel*, en tournée au Québec ce printemps, et de *La liste*, saluée par un Prix du Gouverneur général en 2008 et bientôt présentée en portugais au Brésil.

Jennifer Tremblay marche dans les pas du génie de la passion tragique, Stephan Zweig. Dans les pas de Marguerite Duras aussi : « Tu me tués, tu me fais du bien. » Et dans ceux d'Annie Ernaux, via *Passion simple* (Gallimard), notamment : « À partir du mois de septembre de



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

*Blues nègre dans une chambre rose* est le deuxième roman de Jennifer Tremblay.

l'année dernière, je n'ai plus rien fait d'autre que d'attendre un homme : qu'il me téléphone et qu'il vienne chez moi. »

On pourrait penser tout aussi bien à Camille Laurens, à son livre *L'amour, roman*, en particulier : « Si les femmes attendent un bruit de pas qui n'arrive jamais, les hommes fuient vers un pays où ils n'arrivent jamais — ou bien, à peine au port ils n'ont cessé de repartir, Circé les pousse vers Pénélope, et près de Pénélope ils reviennent au chant des sirènes. »

## Faire l'amour à un nègre

Mais au-delà de l'universalité de la passion amoureuse dans tous ses états littéraires, on entre dans une histoire bien singulière. Elle, Fanny, a cru à l'âge de 25 ans, à la suite d'un accident qui a failli lui coûter la vie et l'a laissée avec une boursoufflure détestable sur le ventre, que plus aucun homme ne voudrait d'elle sexuellement.

Fanny est musicienne, sa guitare lui sert de rempart. Peu connue encore, elle savoure ses premiers succès. Lui, Bobo, est un bluesman reconnu internationalement. Pour ne pas dire adulé, avec toutes les femmes à ses pieds.

Bon, il est marié, plus âgé qu'elle. Quoi de surprenant ? Mais surtout, Fanny est blanche, Bobo est noir. Plusieurs pages là-dessus. Sur la différence, dans les rapports amoureux, sexuels, pour une femme blanche, entre un homme noir originaire d'ailleurs et un homme blanc made in Québec.

Ode à l'homme noir, pour tout dire : « La femme blanche qui n'a jamais goûté un Nègre en jeans, chemise rose, parfum suave de terre et d'épices n'a jamais rien goûté, c'est ce que je dis à mes amies, si vous n'avez pas fait l'amour avec un beau Nègre parfumé, aussi bien dire que vous n'avez jamais fait l'amour. Celles qui connaissent la peau noire sont d'accord avec moi. Nous

## Trois questions à Jennifer Tremblay

## Pourquoi un roman, et pas une pièce de théâtre ?

Je me suis beaucoup questionnée... j'ai hésité entre les deux formes. Mais le théâtre ne m'aurait pas permis les mêmes jeux avec le temps. Enfin peut-être que oui... au fond tout est possible. Mais je ne trouvais pas comment. Alors, le roman s'est imposé. Avec la forme romanesque, je me sentais plus libre... Quand on écrit pour la scène, les contraintes sont très nombreuses. Le roman, c'est la liberté.

## Où avez-vous puisé l'inspiration pour votre personnage de musicien noir qui chante le blues et qu'un large public adulte ?

Mon père et mes oncles étaient musiciens. Ils chantaient dans les bars. Quand j'étais petite, j'avais l'impression qu'ils étaient des stars. Quand mon père s'assoit à la batterie, j'étais euphorique. Je suis fascinée par les musiciens. Je les ai toujours regardés de loin en leur imaginant des vies complètement romanesques. Il y a d'ailleurs un passage inspiré de ça dans ma pièce *Le carousel*. Et puis, il n'y a rien de plus banal que l'histoire d'une passion amoureuse. J'ai pensé qu'il fallait y mettre de la couleur. Du noir, du bleu... et du rose.

## Vous écrivez : « La peau des hommes noirs est naturellement imbibée d'un parfum imaginé par Dieu pour faire basculer la femme blanche. » Mais vous leur reprochez aussi leur comportement volage. Ne craignez-vous pas les généralités ?

Fanny, dans ses cahiers, généralise au sujet de tout et de rien : elle a cru à 25 ans que PERSONNE n'allait plus la désirer ; ensuite elle généralise au sujet des Noirs, des Blancs, des femmes, du public (elle pense que parce qu'elle aime Bobo, tout le monde l'aime...) et ainsi de suite. C'est dans son tempérament. En même temps, je pense qu'elle a rencontré assez de Noirs pour se permettre d'avoir son opinion. Dans la passion, il n'y a pas de nuance. Finalement, moi, Jennifer, si je puis me permettre de me placer quelques secondes au-devant de mon personnage, je vous dirai qu'il y a toujours du vrai dans les généralités, et qu'à vouloir tout nuancer, on repeint tout en beige. Sortez au Balatou ce soir, arrêtez-vous un moment à la Taverna, puis au La Tulipe. Vous m'en donnerez des nouvelles.

sommes d'accord aussi pour dire que si l'homme noir est facile à attraper, il faut accepter de le partager, on ne sait jamais avec combien de femmes on le partage, mais l'idée de la facilité vient justement du fait qu'il n'est fidèle à aucune. »

Comme un écho, un clin d'œil, une réponse, peut-être, d'un point de vue inversé, au premier roman de Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (Typo). Même si on n'est pas du tout dans le même ton. Même s'il n'est pas question d'humour, dans *Blues nègre dans une chambre rose* : nous sommes dans la dévastation de la passion. Et dans son ravissement. Entremêlés.

## BLUES NÈGRE DANS UNE CHAMBRE ROSE

Jennifer Tremblay

VLB

Montréal, 2015, 182 pages

## CRÉATRICES

SUIITE DE LA PAGE F 1

## Double peau

De son côté, Nelly Arcan introduit, en 2007, un symbole de la guerre d'Afghanistan, la burqa, dans *À ciel ouvert* (Seuil), dernier roman paru de son vivant. Le mot reviendra dans le titre de son livre posthume : *Burqa de chair* (Seuil). En fait, il n'évoque pas tant pour elle le conflit d'Asie centrale que la guerre subtile que tant de femmes occidentales, souvent esclaves du voyeurisme masculin, livrent contre elles-mêmes.

Il s'agit de « l'acharnement esthétique », précise la romancière, qu'elles déploient sur leur propre corps pour mettre « à la place de la vraie peau une peau sans failles, étanche, inaltérable, une cage ». Beaudry a



NICOLAS RUEL

Nelly Arcan

la perspicacité de rapprocher du film *Salò*, de Pier Paolo Pasolini, la mise à nu que Nelly Arcan fait, écrit-il, de « toutes les blessures subies pour être belle d'une beauté industrielle ».

Selon lui, l'écrivain et cinéaste italien, qui « avait trouvé dans le sadisme une analogie du pouvoir fasciste », décrit, à l'écran, dès 1975, « l'humiliation des corps » lorsque « la marchandisation » les « chosifie ». Beaudry montre ainsi que Nelly Arcan, la plus jeune des créatrices dont il traite, rend

## « Tuez l'imagination et vous assassinerez l'humanité »

Extrait de *Le cimetière des filles assassinées*

encore plus actuelle, plus érudite, à la suite de ses trois sœurs aînées, l'écriture du drame de l'humanité au tréfonds de la souffrance lumineuse des femmes.

Collaborateur Le Devoir

LE CIMETIÈRE DES FILLES ASSASSINÉES SYLVIA PLATH, INGEBORG BACHMANN, SARAH KANE, NELLY ARCAN Jacques Beaudry Nota bene Montréal, 2015, 152 pages

## Nouvelles du désespoir

LOUIS CORNELIER

L'univers dépeint dans *Le repaire des solitudes*, premier recueil de nouvelles de Danny Emond, n'est pas jojo. Les personnages qui le peuplent, la plupart du temps de jeunes adultes, ont l'alcool triste, la cigarette dépressive et la baise masturbatoire. Ni aimables ni détestables, ce sont des perdants, désœuvrés et paumés, « des mollusques », avoue l'un d'entre eux, dont la conscience « est réduite au strict minimum ». Ils vivent dans des appartements miteux, glandent en prenant de la drogue ou ont des emplois de misère.

*Autofriction*, la nouvelle qui ouvre le recueil, donne le ton. Le narrateur, issu d'un « va-et-vient accidentel lors d'une soirée d'ennui », raconte avoir rapidement « surpris le réel en flagrant délit d'insignifiance », se dit « représentatif de l'individualisme universel » et admet qu'il pratique l'écriture comme une thérapie, en rédigeant « des récits où il ne se passe rien, qui se terminent mal et [qu'il] conseillera[r] aux suicidaires ». Ça résume, en effet, l'esprit de ce recueil sans lumière, dans lequel, comme le suggère le titre, des solitudes s'entrechoquent dans la ville — Québec, selon les rares indications à ce sujet — sans se rencontrer.

## Clichés d'infortune

Ça pourrait être fort. L'exploration de la détresse existentielle contemporaine, sur fond de misère socioéconomique, recèle un riche potentiel littéraire. Or, ici, on trouve plutôt une complaisance dans le glauque, des personnages évanescents dont la réalité ne convainc pas, des losers de papier, quoi.

## L'exploration de la détresse existentielle contemporaine recèle un riche potentiel littéraire

Brèves, les 29 nouvelles qui composent ce recueil parviennent souvent, grâce à un style simple, direct, parfois cru, à évoquer des atmosphères sinistres assez saisissantes, mais elles sont en panne de progression narrative, redondantes et n'évitent pas les clichés de l'infortune (inceste, incommunicabilité).

Les cinq nouvelles, disséminées dans le recueil, racontent l'histoire de Maurice, un poivrot prématurément usé, formant une séquence plus substantielle et émouvante, dans un ensemble marqué au sceau d'une désolation qui, parce qu'elle est étalée de façon convenue plutôt qu'explorée, tourne à vide et ne bouleverse pas autant qu'elle le devrait

Collaborateur Le Devoir

## LE REPAIRE DES SOLITUDES

Danny Emond

Boréal

Montréal, 2015, 160 pages

Geneviève Damas

Histoire d'un bonheur

roman

Photo: Jean-Philippe Collard-Méven

En librairie le 10 février

www.Mamac.qc.ca

NOUVEAUTÉ

Murielle Beaulieu

ENQUÊTE SUR L'ÂME

Cet essai philosophico-spirituel touchera spécialement les lecteurs qui cherchent à comprendre ce qui, en nous, nous dépasse et nous interpelle.

Murielle Beaulieu, diplômée en philosophie, a publié, en 2010, chez Médiaspaul, *Laisse-moi te dire, lettres pour chaque âge de la vie.*

19,95 \$ • En librairie • CARTE BLANCHE

## LITTÉRATURE

## Petite musique en boucle

Jacques Poulin publie un 14<sup>e</sup> roman qui nous entraîne du pareil au même



CHRISTIAN DESMEULES

Dès les premières pages, un sentiment s'installe, une image finit par s'imposer. Celle d'une vieille tante qu'on aime bien, accueillante et chaleureuse, qui nous reçoit toujours avec son sourire sincère, une paire de pantoufles en Phentex et le même plat de bonbons présenté d'une main tremblante. Des berlingots décolorés, des réglisses, des bonbons au miel ou à l'anis, des caramels un peu durcis. Des bonbons qu'on a pourtant aimés un jour, mais à présent un peu défraîchis, rarement renouvelés, et qu'elle ne sort plus, on s'en doute, que pour la forme.

Le monde change, nous avons changé avec lui, mais certaines choses, certaines personnes persistent dans leur fidélité touchante au passé et à l'identique. Mais comment dire la lassitude, la déception, l'ennui? *Un jukebox dans la tête*, 14<sup>e</sup> roman de Jacques Poulin depuis *Mon cheval pour un royaume* (Leméac), paru en 1967, nous en fournit peut-être la clé.

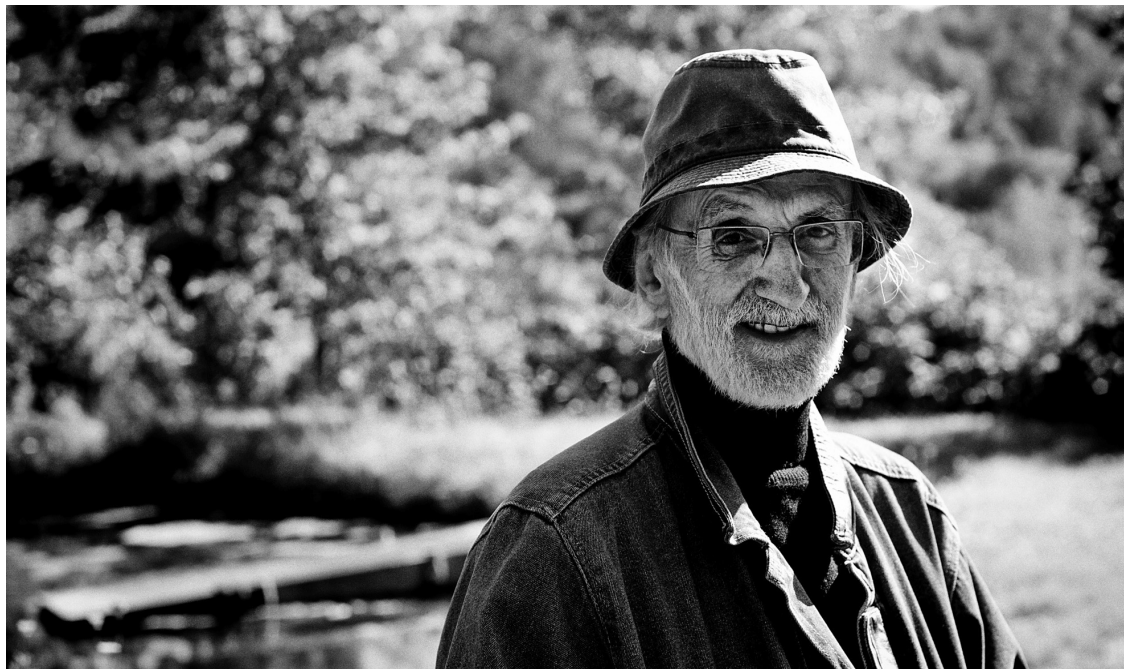
Alter ego discret de Jacques Poulin depuis *Volkswagen Blues* (Babel) en 1984, l'écrivain Jack Waterman habite au 12<sup>e</sup> étage d'une tour d'habitation du quartier Saint-Jean-Baptiste, à Québec. Personnage discret, modèle de compassion et de douceur mais aussi d'immaturité, il écrit debout en raison de graves maux de dos, fidèle à sa production quotidienne d'une demi-page.

En prenant l'ascenseur, un jour qu'il allait acheter le journal, une jeune fille inconnue («vingt-cinq ou trente ans») l'aborde: «J'ai lu tous vos livres et... je vous ai fait une petite place dans mon cœur.» Ému aux larmes par cette déclaration, muet devant la beauté de la jeune femme (une rousse qui s'appelle Mélodie), le vieil écrivain décide de la suivre dans la rue, se disant, comme piqué par une mouche, qu'elle est peut-être sa «dernière chance». La dernière occasion d'aimer, d'être aimé, voire de s'approcher de son idéal de beauté.

### Écoutez la chanson bien douce

Ce nouveau roman de Jacques Poulin diffuse un lourd parfum de nostalgie, dominé par les vieilles chansons de Montand, de Ferré, de Brel ou de Barbara que le narrateur sait convoquer à volonté au moyen du jukebox qu'il a, explique-t-il, dans la tête.

Un climat d'inquiétude artificiel tenant à bien peu de chose



CHRISTIAN DESMEULES

Le nouveau roman de Jacques Poulin diffuse un lourd parfum de nostalgie.

— climat aussi devenu récurrent dans les derniers livres de Poulin — permettra au vieil écrivain et à l'inconnue de se rapprocher. Mélodie, dira-t-elle à Waterman, *croit* qu'elle est suivie par un homme qui aurait vaguement cherché à abuser d'elle il y a une dizaine d'années, un *bouncer* du nom de Boris qui pourrait même avoir emménagé au 12<sup>e</sup> étage de leur immeuble. Une intrigue grotesque et caricaturale, qui plus est superflue, à laquelle on ne croit pas un instant.

Dès lors, cette menace floue leur fournira un prétexte pour se raconter des épisodes de leur vie. Peu à peu, un peu à la manière des contes des *Mille et une nuits*, le récit se développe.

Racontant quelques souvenirs de son enfance, ou de ses longs voyages aux États-Unis, Waterman se souvient aussi de ses années à Paris, alors qu'il occupait une loge de concierge (comme Jacques Poulin lui-même), un appartement forcément minuscule qu'il s'est vu obligé de quitter en raison du bruit occasionné par des travaux interminables à l'étage du dessus. Personnage timide et d'une extrême douceur, il est parfois aussi capable d'humeur grincante envers ses collègues qu'il appelle les «*écrivains médiatiques*».

Orpheline qui n'a jamais connu ses parents, Mélodie, elle, a plûtôt vécu la ronde des centres d'accueil, de la drogue et de la rue, des fugues. À 16 ans, elle a trouvé refuge dans un centre d'aide pour femmes en difficulté de Limoilou, chez Petite Sœur, où elle a découvert les livres de l'écrivain. Avant de s'enfuir aux États-Unis et d'aboutir à San Francisco munie d'une lettre de recommandation pour Lawrence Ferlinghetti, poète et propriétaire de la mythique librairie City Lights.

Entre ces deux-là, confidences

pour confidences, la confiance s'installe. «*Le sentiment que j'éprouvais pour elle se situait dans une zone mystérieuse, quelque part entre l'amour et l'amitié*», se dira Waterman. De façon encore plus vague: «*C'était comme si nous partageions la chaleur d'un feu de bois.*»

### Un air connu, trop connu

Tout cela est mince, il faut le reconnaître, de plus en plus mince. Apogée d'un malaise qui ne fait que croître depuis ses deux ou trois derniers titres, *Un jukebox dans la tête* est sans doute l'un des livres les plus faibles de l'écrivain de 77 ans.

Si *Les grandes marées*, *Volkswagen Blues*, *Le vieux chagrin*, *La tournée d'automne* ou *La traduction est une histoire d'amour* (Leméac/Actes Sud) avaient tous leur personnalité propre, les derniers romans, sur fond de vague quête amoureuse, présentent chaque fois les mêmes ingrédients: une jeune femme rousse un peu androgyne, quelques chats, une menace imprécise et sans queue ni tête, une sexualité

ambiguë et source de malaise, un personnage vieillissant doucement misanthrope qui relaie pour un nouvel auditoire — c'est ce qu'il croit — une éthique de la littérature puisée chez Ernest Hemingway ou Gabrielle Roy. Et des invraisemblances à la pelle.

L'écrivain ressasse de plus en plus ses propres clichés en donnant l'impression de lui-même s'ennuyer. Il le fait certes au moyen de sa «petite musique» bien reconnaissable,

avec ses notes de mélancolie et de minimalisme, ses variations sur les mêmes thèmes et les mêmes motifs.

Mais la mélodie déjà limitée se répète de manière obsessionnelle et le jukebox, lui, s'entête à jouer encore et toujours le même disque dont les

sillons, à l'évidence, commencent à faire entendre leur usure.

Et cette musique-là, croyez-moi, elle est d'une tristesse infinie.

### UN JUKEBOX DANS LA TÊTE

Jacques Poulin  
Leméac  
Montréal, 2015, 152 pages



### POÉSIE

## D'une mère à l'autre

HUGUES CORRIVEAU

Tu ne vois pas comme un oiseau, dit Louise Marois à sa mère, car «*les paysages de l'enfance font du bruit dans [sa] tête*». Le père à l'écart, ne restant que la mère et la fille. Et le texte ainsi défilé autour d'elles, prisonnières d'une passion confuse, se défile d'abord en prose narrative, puis en vers libres. Dans la zone grise de la maison de la mère, des mots gris, des suies. Sans concession, la mort si proche de la mère: «*Tu frappes ton visage de ton poing, tu as mal. De la glace sur l'enflure, l'infection de ta joue et tu frappes. Insupportable. Tu vas mourir. On t'installe pour que tu puisses être seule avec ta mort.*» Frontale, la douleur...

Retour sur images, sur l'enfance laissée vacante par la partante: «*la ruelle une entaille / jusque dans ses bords ses dentelles d'acier / cassée de partout / naître de ça / d'une ruelle poussiéreuse*». Le «*mésamour*» de ce couple mère-fille. Depuis l'école primaire, depuis les dessins reproduits dans le recueil pour témoigner du don, depuis ce qui, mal reçu, a survécu de cette passion, depuis tant de désirs, les poèmes sont là, jusqu'au bout.

Louise Marois signe un très beau livre d'une rare intensité. D'un geste quotidien à un autre, d'un souvenir à la vivacité actuelle de son surgissement, l'entreprise évoque parfois celle de Denise Desautels, mais autrement, inscrite dans une simplicité désarmante qui ravive déjeuners et jeux fragiles, regards volés et sentiments contraints. En fin de livre, la longue prose narrative reprend son droit fil, revient à la mort exacte qui fait si mal, qui fait trembler,

cette mort offerte «*comme un vieux bouquet*».

### Parler de l'autre

L'imagination matérielle qui est en jeu dans *Langue maternelle* convoque la sensualité des fruits, l'imminence d'un geste de la femme aimée et le goût suave du plaisir à la

bouche. Quoi que, de tous les sens, la vue détienne en elle le trésor du monde encasté dans la pupille de l'autre, souvenir inamovible ou sublimé par le rêve haletant qui palpite encore au réveil. Ou mieux encore, la main posée, sensuelle, sur une épaule, le frôlement du plaisir éphémère à l'éveil des sens.

Si les amours ont la part belle dans ce beau recueil, l'amitié y tient aussi le phare. Un peu à la manière de Jean Royer qui convie l'autre

comme la source d'une parole vivifiée, Jean-Philippe Dupuis raffermir son âme à l'aune essentielle des présences aimées. Les livres oriflammes, en fait, à bout de bras pour atteindre la parole, depuis Kafka ou Camus, depuis Verlaine, Ferron ou Mirron «*dissipé[s] dans un rêve / Dans une autre façon de prendre le temps / Comme une fusée de carton / Qui ne peut jamais aller bien loin / Pas encore / Tout s'éloigne*».

Lire ce recueil touchant et bien écrit est un baume dans le bruit ambiant.

Collaborateur  
Le Devoir

### TU NE VOIS PAS COMME UN OISEAU

Louise Marois  
L'Hexagone  
Montréal, 2014, 112 pages

### LANGUE MATERNELLE

Jean-Philippe Dupuis  
Le lézard amoureux  
Montréal, 2014, 54 pages

# Robert LALONDE

À L'ÉTAT SAUVAGE



«Un recueil fascinant, très riche. Ce sont des textes qui méritent d'être relus et longuement décantés. C'est précieux.»  
Catherine Lachaussee  
Radio-Canada

«Un très, très beau livre qu'on savoure.» Patricia Tadros,  
Radio-Canada

«À l'état sauvage est jalonné de ces magnifiques moments d'écriture et de nature conjugués.»  
Marie-Christine Blais  
La Presse+

«Ce serait le roman de la fraternité.»  
Danielle Laurin, Le Devoir

Robert Lalonde  
À L'ÉTAT SAUVAGE  
Roman

168 pages • 19,95 \$  
PDF et ePub • 14,99 \$

Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 26 janvier au 1<sup>er</sup> février 2015

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N <sup>o</sup> DE SEMAINES)	
<b>▼ Romans québécois</b>			
1	Baiser • Tome 1 Les dérapages de Cupidon	Marie Gray/Guy Saint-Jean	1/3
2	Le retour de l'oiseau-tonnerre • Tome 2 Perceptions	Anne Robillard/Wellan	4/2
3	Un voisinage comme les autres • Tome 4 Un hiver fiévreux	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	2/4
4	Les héritiers du fleuve • Tome 4 1931-1941	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	3/9
5	Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	6/11
6	Violence à l'origine	Martin Michaud/Goélette	5/11
7	Coup sur coup • Tome 3 Coup de maître	Micheline Duff/Québec Amérique	10/2
8	La veuve du boulanger	Denis Monette/Logiques	8/18
9	Les années de plomb • Tome 4 Amours de guerre	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
10	Le secret de Dieu • Tome 1 Le message des templiers	Yves Laliberté/Coup d'œil	7/2
<b>▼ Romans étrangers</b>			
1	Soumission	Michel Houellebecq/Flammarion	1/2
2	L'effet papillon	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	-/1
3	Colère ardente	Richard Castle/City	6/2
4	Le Women murder club • Tome 12 12 coups pour rien	James Patterson   Maxine Paetro/Lattès	3/3
5	Le marchand de sable	Lars Kepler/Actes Sud	2/3
6	La colline aux esclaves	Kathleen Grissom/Guy Saint-Jean	4/3
7	Que ta volonté soit faite	Maxime Chattam/Albin Michel	-/1
8	Le jour où j'ai appris à vivre	Laurent Gouelle/Kero	-/1
9	Bienvenue à Big Stone Gap	Adriana Trigiani/Guy Saint-Jean	9/2
10	La vengeance de Janus	Jamie Frevette/Grasset	8/3

<b>▼ Essais québécois</b>			
1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression	1/13
2	Le cimetière des humanités	Pierre-Luc Brisson/Poètes de brousse	-/1
3	Dérives de la commission Charbonneau	Louis Demers/Liber	-/1
4	S'indigner, oui, mais agir	Serge Mongeau/Écosociété	-/1
5	Les acteurs ne savent pas mourir	Alain Vadeboncoeur/Lux	2/15
6	De remarquables oubliés • Tome 2 Ils ont couru l'Amérique	Serge Bouchard   Marie-Christine Lévesque/Lux	6/8
7	Ma vie rouge Kubrick	Simon Roy/Boréal	7/2
8	Le prochain virage	François Tanguay   Steven Guilbeault/Druide	-/1
9	Métier critique	Catherine Voyer-Léger/Septentrion	4/2
10	Confessions post-référendaires. Les acteurs politiques de...	Chantal Hébert   Jean Lapierre/Homme	5/20

<b>▼ Essais étrangers</b>			
1	Le capital au XXI <sup>e</sup> siècle	Thomas Piketty/Seuil	1/36
2	Les âmes blessées	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	7/12
3	La chair interdite	Diane Ducre/Albin Michel	2/2
4	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob	5/10
5	L'État islamique	Samuel Laurent/Seuil	6/8
6	Le retour des djihadistes. Aux racines de l'État islamique	Patrick Cockburn/des Équateurs	-/1
7	Minus, lapsus et mordicus. Nous parlons tous latin sans le...	Henriette Walter/Robert Laffont	-/1
8	Le suicide français	Eric Zemmour/Albin Michel	3/4
9	Extra pure. Voyage dans l'économie de la cocaïne	Roberto Saviano/Gallimard	4/2
10	Pourquoi le monde n'existe pas	Markus Gabriel/Lattès	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LA VITRINE

Pierre Le Coz

Le gouvernement des émotions... et l'art de déjouer les manipulations

**ESSAI**

**LE GOUVERNEMENT DES ÉMOTIONS... ET L'ART DE DÉJOUER LES MANIPULATIONS**  
Pierre Le Coz  
Albin Michel  
Paris, 2014, 208 pages

Albin Michel

Les faits divers, la télé-réalité, les événements médiatiques et les débats publics jouent de plus en plus avec les émotions. Pierre Le Coz, spécialiste en philosophie morale, que l'on connaît aussi pour ses travaux sur l'éthique médicale, n'est pas le seul à remarquer que l'on fait régulièrement appel au pathos dans nos sociétés. Il propose cependant une voie de solution. Comment déjouer les stratégies manipulatoires qui tentent de rendre les individus plus ou moins craintifs, colériques, respectueux ou indignés? La raison seule peut-elle en venir à bout? «*Le pouvoir contingent des émotions*»? Non, répond le philosophe. «*Les émotions doivent être laissées à leur libre jeu démocratique, se réviser et se contre-réviser, jusqu'à ce qu'une décision équilibrée puisse sortir de leur confrontation.*» À partir d'exemples concrets souvent tirés de l'actualité et rejetant une approche purement rationaliste qui préconiserait une mise à l'écart des différentes formes d'affects, Le Coz préfère examiner les possibilités qu'offre le travail de réflexion sur la nature exacte de ce que l'on ressent sous le coup... de l'émotion.

Renaud Lussier

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Nouvelles en apesanteur

DANIELLE LAURIN

Lise Gauvin, collègue au *Devoir*, n'est pas seulement spécialiste des littératures de la francophonie. Elle est aussi auteure de fiction. Nouvelliste accomplie, aguerrie. Observatrice minutieuse du monde extérieur autant que des soubresauts intérieurs, dans un mouvement de balancier.

Ça va, ça vient. Le dehors, le dedans. On alterne tout le temps dans *Parenthèses*. Même si, au départ de la plupart des 17 histoires qui composent le recueil, c'est le dehors qui semble prendre toute la place. Subterfuge.

Le dehors, les autres, les lieux, l'ailleurs. Le tout décrit dans les moindres détails, qui peuvent paraître anodins, superflus. Puis, sans qu'on y prenne garde, un glissement s'opère, et c'est l'état d'âme du personnage central, parfois aussi narrateur ou narratrice, qui domine.

L'impression qu'on avance sur le bout des pieds. Sans avoir l'air d'y toucher. « Détalement » est le mot-clé ici. En apparence. L'impression que les protagonistes de *Parenthèses* voguent entre deux eaux. Qu'ils vivent entre parenthèses, justement. Mais pour mieux repartir, rebondir. Peut-être.

L'impression qu'ils sont toujours ailleurs. Dans tous les sens du terme : ils voyagent beaucoup. L'impression qu'ils se branchent sur le monde extérieur pour mieux se débrancher d'eux-mêmes, de leur vague à l'âme, le temps d'une parenthèse. Une façon de retarder le moment d'affronter leurs tourments. Vient un temps où ça ne suffit plus. Ça les rattrape. Ce n'est pas dit comme ça. Plutôt suggéré,



DOMAINE PUBLIC

Léonard de Vinci, *La dame à l'hermine* (entre 1488 et 1490)

dans l'ensemble. C'est sibyllin, nuancé. Jusqu'à ce que tombe une petite phrase, souvent à la fin de la nouvelle. Et tac.

## Perles et clins d'œil

Il y a des clins d'œil à Proust, à Duras, à Hébert, notamment. Il y a la guerre, sa barbarie : trois petites pages et tout est dit. Il est question de ruptures amoureuses, de couples qui

se désagrègent, beaucoup. D'hommes et de femmes qui ont trop longtemps mis leur vie entre parenthèses.

Un personnage revient dans quelques nouvelles. Une éditrice québécoise qui a ses entrées en France. Et qui profite de ses escapades parisiennes pour s'extirper du quotidien, pour faire le point sur sa relation amoureuse qui bat de l'aile.

C'est elle qui ouvre et ferme le recueil : la boucle est bouclée. Mais la question demeure : va-t-elle renoncer à sa liberté ?

Il y a quelques épisodes surréalistes, dont un qui concerne une touriste égarée, à Cracovie, qui se retrouve avec une hermine empaillée dans les mains, en référence au tableau *La dame à l'hermine*, de Vinci. La fin de l'histoire laisse bouche bée : « C'est alors que l'animal la mordit et figea sa main dans la pose du tableau le temps qu'il lui restait d'éternité. »

Parmi les perles, *Aux marches du palais*, un court texte qui nous transporte en Chine, lors d'une visite guidée au palais de l'impératrice Ts'eu-hi. L'accompagnatrice, une étudiante chinoise, pose de drôles de questions. Des questions inattendues, profondes. Désespérées. Du type : « Quelle est la nécessité de vivre ? » A quoi lui répond la narratrice : « On ne discute pas d'un cadeau qu'on a reçu. » Réplique de la jeune fille : « Alors je vous donne ma vie, prenez-la. »

L'histoire aurait pu s'arrêter là. Mais la narratrice ajoute : « Les souvenirs des lieux visités me revenant peu à peu, je m'aperçus que quelque chose de moi était resté là-bas, quelque chose d'indéfinissable et de douloureux, comme une parenthèse impossible à refermer. »

Effet miroir dans un temps suspendu et désir d'ailleurs assuré, à la lecture de ces *Parenthèses*.

Collaboratrice  
Le Devoir

## PARENTHÈSES

Lise Gauvin  
Lévesque éditeur  
Montréal, 2015, 130 pages

## LITTÉRATURE JEUNESSE

## Maman, c'est qui Dieu ?

Des ouvrages pour aborder les conflits religieux et l'islam avec vos enfants

AMÉLIE GAUDREAU

Il n'est pas nouveau que les hommes se tapent dessus à propos de la religion. Mais pour les enfants et adolescents qui ne connaissent pas nécessairement cette réalité historique, l'actualité donne à croire que les violences religieuses sont surtout le fait de disciples de l'islam, ce qui n'aide en rien à enrayer les préjugés à l'égard de cette religion.

Deux petits ouvrages s'adressent à eux (et aux adultes curieux) et peuvent être d'un grand secours pour donner quelques pistes de réponse aux questions que font naître ces querelles stériles.

Le philosophe français Michaël Foessel tente d'expliquer avec clarté et un humour de bon goût, dans son essai bien nommé *Pourquoi les*

*hommes se disputent-ils à propos de Dieu ?* — ramené fort à propos sur les tablettes —, les raisons les plus logiques des guerres verbales comme physiques qui naissent entre fidèles de différentes confessions religieuses.

Il divise son argumentaire en quatre parties, sans porter de jugement sur les religions en tant que telles ni sur leurs adeptes. C'est plutôt l'insécurité ou la trop grande confiance des hommes qui est ici pointée : leur désir que LE Dieu « unique » soit le leur et qu'il assure leur salut, et la confusion que certains d'entre eux entretiennent entre la foi et le savoir...

« Sa pensée, limpide, intègre des concepts élaborés par des philosophes occidentaux majeurs (Kant, Hume, Descartes) et définit des termes caractéristiques des trois grands

monothéismes. Les illustrations amusantes et pas trop envahissantes d'Aurore Callias, qui montrent l'Être suprême sous la forme d'un géant dont on ne voit que les pieds, agréablement cet ouvrage à mettre entre les mains des curieux de 10 ans ou plus.

## Mon dieu à moi

Malgré son titre, *Comment parler de l'islam aux enfants* s'adresse principalement aux jeunes de 5 à 15 ans. Le journaliste et auteur jeunesse Gérard Dhôtel, qui donne beaucoup dans l'ouvrage documentaire à caractère historique et social, réussit à démystifier cette religion, son fonctionnement, ses traditions et les enjeux politiques et sociaux qui y sont rattachés à travers des questions-réponses qui s'adressent à trois tranches

d'âge (5-7 ans, 8-10 ans et 11-15 ans). Les sujets sensibles (le port du voile, l'islamisme) sont abordés avec intelligence et tact. Seul bémol : les références un peu trop franco-françaises nécessiteront des explications supplémentaires des adultes qui accompagneront les enfants dans cette lecture.

Le Devoir

## POURQUOI LES HOMMES SE DISPUTENT-ILS À PROPOS DE DIEU ?

Michaël Foessel  
Dessins d'Aurore Callias  
Gallimard jeunesse  
Paris, 2007, 73 pages

## COMMENT PARLER DE L'ISLAM AUX ENFANTS

Gérard Dhôtel  
Le Baron perché  
Paris, 2014, 109 pages

## ROMAN QUÉBÉCOIS

## Marcher vers soi

CHRISTIAN DESMEULES

Prendre un jour la route, à 60 ans, après quarante années d'une existence plutôt sédentaire, abandonner pour quelques mois ses habitudes, ses livres, sa collection de pipes. Se découvrir rapidement de nouveaux muscles, éprouver des douleurs et des joies inédites, avant d'enchaîner les randonnées, les kilomètres, les rencontres. Découvrir avec un étonnement mêlé de bonheur une « nouvelle manière d'être au monde ».

C'est le mystérieux « sortilège » qui gouverne Sergio Kokis depuis 2004, année où, en compagnie de son épouse, Ilse, le peintre et romancier s'est engagé avec une curiosité mêlée de scepticisme sur le chemin de Compostelle — ou plutôt sur l'un des chemins qui mènent à Santiago de Compostela, en Galice, au nord-ouest de l'Espagne. L'extrémité d'un entonnoir qui, depuis plus de mille ans, attire et englutit les pèlerins des quatre coins de l'Europe.

Ce premier voyage, ainsi

que les nombreux autres qui le suivront, vers Compostelle le plus souvent ou encore à travers la Suisse, c'est ce que Kokis raconte dans *Les sortilèges du chemin*. Le récit est celui de l'étonnante découverte d'une passion tardive, celle de marcher sac au dos. « Curieux comme ma tête est vide, vide comme quand j'attaque un long dessin ou un tableau. Seul le paysage absorbe mes sens et la marche semble se faire automatiquement, à un rythme qui lui est propre. »

Éprouvant, il faut le dire, une allergie viscérale à la « pacotille ésotérique » d'un Paulo Coelho, l'auteur du *Pavillon des miroirs* (Lévesque) reconnaît que « les manifestations animistes sont assez rares au long du parcours, même si certains personnages avaient l'air de sortir d'un asile d'aliénés ». Il lui faut avouer toutefois qu'il se passe « quelque chose » sur ce chemin. Quelque chose qui est lié de près à l'expérience physique extrême de la marche de longue randonnée, de même qu'aux rencontres entre « pèlerins » ou randonneurs qui partagent

plus ou moins un même état. Une mystique qui a plus à voir, au fond, avec un fort sentiment de liberté et la sécrétion d'endorphines qu'avec le mysticisme ou la spiritualité.

## Effet de paysage

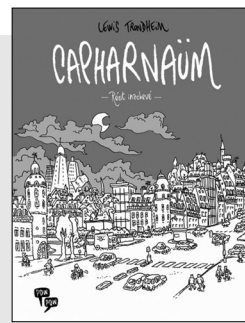
Un peu vantard lorsqu'il flatte ses propres capacités de polyglotte, par moments aussi un peu imbu de sa bonne fortune d'auteur et d'artiste visuel, Kokis ne se dépouille pas aussi facilement de son ego sur les sentiers que de ses vêtements de ville. Mais il est facile d'imaginer pires compagnons de route que ces deux-là, cultivés et bons vivants qui ne répugnent jamais à une bière froide pour se réhydrater, à un dernier verre de vin ou d'orujo (la grappa espagnole), capables même de toutes les justifications en ces matières, car « si l'on n'est pas grand amateur de sucreries et de chocolat, seul un apport adéquat d'alcool empêchera le marcheur de s'émanciper dangereusement jour après jour ».



## LES SORTILÈGES DU CHEMIN

Sergio Kokis  
Lévesque éditeur  
Montréal, 2015, 196 pages

## LA VITRINE

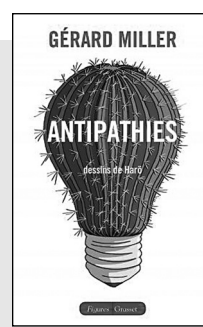


BANDE DESSINÉE

CAPHARNAÛM  
Lewis Trondheim  
Pow Pow  
Montréal, 2015, 280 pages

Inachevé, mais pas forcément inintéressant. Avec son *Capharnaüm*, le bédéiste hyperactif Lewis Trondheim propose ici une incursion étonnante dans un processus de création qui s'est joué dans ses carnets, sans crayonné, entre 2003 et 2005. Le bonhomme était alors parti pour une grande épopée de 5000 pages dans l'ordinaire de la vie d'un libraire dont le destin va croiser celui de Willard Matte, justicier masqué fictif — quoique peut-être pas totalement. L'ambitieux projet a été mis au rancart à l'approche de la 300<sup>e</sup> page. L'intégral est dévoilé, dans une édition conjointe de L'Association (pour la France) et Pow Pow (pour le Québec) avec des personnages à tête d'animaux, qui, comme aime bien le faire Trondheim, jouent habilement avec les codes de leurs propres narrations, s'amusent du réel et de ses représentations, de la digression, dans un ensemble forcément solide et exemplaire.

Fabien Deglise



ESSAI

ANTIPATHIES  
Gérard Miller  
Dessins de Harô  
Grasset  
Paris, 2014, 224 pages

Psychanalyste français d'origine juive, de tendance freudo-lacanienne, et ex-militant maoïste, Gérard Miller, est un intellectuel populaire dans les médias parisiens. À l'oral comme à l'écrit, son style nerveux, tranchant et gouillard fait mouche. Dans ce nouvel essai, il réunit plus d'une centaine de courts textes dans lesquels il exprime, sans trop de ménagement, l'antipathie que lui inspirent certaines réalités ou quelques personnages publics. Penseur de gauche, adversaire du « bon sens » cher à la droite, Miller, qui a la détestation joyeuse et souveraine, brocarde donc, notamment, les tatouages, les téléphones portables, le diagnostic d'hyperactivité, le report de l'âge de la retraite, les juifs d'extrême droite, Bachar el-Assad, Vladimir Poutine, les psychanalystes Jung et Roudinesco, de même que les intellectuels Badiou, Finkielkraut, Muray et Zemmour. Le psychanalyste engagé fait la preuve, dans ces pages, qu'être brillant, ça signifie souvent être « contre ».

Louis Cornellier



ROMAN

LES RIVALES  
Michel Peyramaure  
Robert Laffont  
Paris, 2015, 311 pages

Connaissez-vous Michel Peyramaure, 60 ans, auteur de *best-sellers* historiques et vedette de l'École de Brive ? Il signe *Les rivales*, histoire des légendaires Lucrèce Borgia et Isabelle d'Este. On est à Rome, à la Renaissance, où les assassinats politiques vont bon train. Ces belles-sœurs se livrent une guerre de femmes, sans merci, pendant dix années. Peyramaure est un maître du genre, un vulgarisateur très compétent. Il a le sens des dialogues, de la fête, de la fresque allégorique et du portrait imagé. Il a signé une centaine de livres divertissants et, s'il n'était pas le compatriote de mes aïeux, je vous dirais sans ambages ni snobisme qu'il mérite amplement le succès que ses contes se sont taillé.

Guylaine Massoutre



PSYCHOLOGIE

LES 10 COMMANDEMENTS DU BON SENS ÉDUCATIF  
Didier Pleux  
Odile Jacob  
Paris, 2014, 144 pages

Après avoir dénoncé sans nuance, dans *Françoise Dolto, la déraison pure* (Autrement, 2013), les méthodes éducatives prônées par la célèbre psychanalyste, le psychologue français Didier Pleux propose ses propres conseils, inspirés par l'approche cognitivo-comportementale. Invitant les parents à ne pas jouer les psy et à « retrouver un savoir-faire éducatif plus réaliste » alliant amour et frustration, Pleux, qui critique autant les thèses psychanalytiques que psychiatriques, précise que, de nos jours, les enfants souffrent plus d'une carence éducative que d'une carence affective. Les petits trop encadrés d'hier, que défendait Dolto à juste titre, ont fait place aux enfants rois. Pleux plaide donc pour une éducation qui apprend la « tolérance aux frustrations ». Il détruit aussi, au passage, quelques mythes. Il est faux de croire, écrit-il, que tout est joué avant six ans, que tous les ados sont en crise et que les problèmes scolaires de nos enfants sont attribuables à la surdouance. Sans être transcendant, et malgré son mauvais titre, cet essai pratique s'avère tout de même une saine invitation à la pratique d'une autorité parentale ferme et mesurée.

Louis Cornellier

## LITTÉRATURE

## Le pire est toujours certain

## Les paniques et les phobies vues et confessées par Claire Legendre

GUYLAINE MASSOUTRE

Perdre quelqu'un. Perdre un amour. Perdre son pays. Perdre la santé. Perdre le nord. Qu'arrive-t-il quand ce sentiment envahit votre vie, vos moindres pensées au quotidien? Est-il possible que, soudain insoutenable, vos sensations se transforment en émotions à la puissance cube? Le pire, comme dit l'adage, est-il toujours certain? Claire Legendre y répond avec son propre corps dans *Le nénuphar et l'araignée*.

Quel est ce nénuphar qui envahit les poumons de Chloé dans un fameux roman de 1947? Il a fait les beaux jours de *L'écume des jours* (livre de poche), et Boris Vian en était le maître. À son tour, Claire Legendre place son récit au sommet de la crise hypocondriaque. En trente-cinq brefs chapitres, très enlevés, mi-drolatiques mi-catastrophiques, la romancière détaille l'assaut des peurs qui font le défi de l'acteur, tandis que le pire, senti illusoirement, se transforme en réalité menaçante.

Des fantômes, on passe sur un autre plan, celui du réel frappant de plein fouet. Bienvenue sur la scène du crime qui, d'une manière moliéresque, poussée dans les avenues d'un caractère, sollicite les avancées de la médecine contemporaine. Le livre est brillant, illustré d'anecdotes savoureuses et pathétiques, petit bijou d'autocritique qui décape l'angoisse avec une vigueur épataante.

## L'entropie du pire

Avec l'humour de ses livres précédents, Legendre observe et relate ses paniques, avec la même acuité qu'un entomologiste dépiaute un coléoptère. L'heure narrée est grave, puisque, à la plume experte, correspond le tranchant du bistouri. Elle captive, en ironisant sur les obsessions et les maniaqueries qui font la loi des séries, pensées et actes farfelus répondant aux ennuis dont on dit qu'à force ils se multiplient.

Le récit va plus loin. Il interroge. Comment entrer dans le monde d'autrui, toucher sa plus intime individualité? Tous les romanciers se posent cette question, et Legendre la retourne dans tous les sens. Au cœur du bouquet de ses réponses, elle met bibi. C'est désarmant, tant de symptômes et si peu de réalité. Tant de paniques avec autant de fantaisie. Tant de traits soulignés et une si poignante mélancolie. L'épanchement mesure la solitude qui ne s'arrache à elle-même qu'au prix de sa lucidité.

Je est un autre, et l'auteure en fait une force dans chacun de ses livres. À battre ce « moi » comme plâtre, à foncer dans l'absurde, comme

dans la devise des Shadoks — plus ça rate, plus on a de chances que ça marche —, elle traverse des frontières. Sa scène, c'est l'empathie qu'elle met à connaître l'effolement qui lui fait toucher ce qu'on demande d'ordinaire à un autre: émouvoir, tout en livrant en pâture la folie du personnage en acte. Tout est jeu, tout est illusion, tout est véritable.

Ainsi, le feu couve sous la cendre. « *Le pire avec la fiction, c'est qu'elle ne sert à rien pour se protéger. Même pas un cocon: pour peu qu'on y croie, elle fait aussi mal que la réalité.* » Nous entrons avec Legendre, en douce, dans l'univers des travers d'autrui. Comme Esope dans la vérité de tous.

Plus grand est le jeu, pire est la déperdition du sujet moqué. Il s'impose. Dans la peur panique d'un danger extrême, le risque qu'il se perde, qu'il disparaisse, qu'il meure vient moins du réel que des mots qui en rendent compte. Il se tue à le répéter.

## Hallucinations et mille bévues

Hypersensible, pitoyable et rebondissant dans les péripéties, avec sa certitude d'en faire trop, Legendre livre une large part émotionnelle de sa nature. Émerveillement et angoisse. Surréalisme. Synesthésie. Hallucinations d'un vivant enfariné.

L'introspection découvre ainsi le paysage montréalais, québécois, qui cadre cette sensorialité très fine. Entre psychopathologie et description, ce pan d'autobiographie élargie au fantastique, très subjective, associe pensée du non-verbal et de l'incorporé à la conscience elle-même. L'écriture est une merveilleuse paroi poreuse, et la romancière, en animal phobique, devient cet insecte envahissant, ces frêles ailes vibrantes et cette défense qui se joue sur le mode de la faiblesse et de l'auto-trahison.

Russell disait qu'il y a deux formes de connaissance: par la description et par l'expérience. Legendre a l'art de pratiquer cette double distance et d'y ajouter la transe. Qui aurait cru que ce qui faisait la force du XVII<sup>e</sup> siècle classique trouverait autant d'actualité dans cette farce centrée sur l'auteure, qui sait en même temps présenter son actuel pays d'adoption, où elle professe la littérature?

Collaboratrice  
Le Devoir

## LE NÉNUPHAR ET L'ARAIGNÉE

Claire Legendre  
Les Allusifs  
Montréal, 2015, 103 pages

RICHARD KLICNIK

Claire Legendre place son récit au sommet de la crise hypocondriaque.

## Claire Legendre en trois titres

**Le nénuphar et l'araignée**  
« *L'hypocondriaque ne craint rien tant que d'être pris au dépourvu. A vouloir à toute force maîtriser son destin, parer les coups à venir, il paie inlassablement son péché d'orgueil. Dans ses moments de lucidité, car il en a, l'hypocondriaque recon-*



*naît volontiers que, tant qu'il peut passer son temps à inspecter ses murs — ou le téléphone portable de son conjoint — en tâtant ses côtes, c'est qu'il n'a pas d'autre souci que l'anticipation des soucis futurs.* »  
Mise à nu.

**La méthode Stanislavski**  
(Grasset, 2006) « *C'est ma faute. J'avais prévu tout ça, en rêve, en roman. Après... je crois que je me suis laissé déborder par mon enthousiasme. C'était une idée excitante. Ce n'est pas le moment de la ramener, mais je dois*

*avouer que, jusqu'à ce que ça tourne vinaigre, j'étais assez fière.* » Ainsi commence un imbroglia romain, dans la Villa Médicis et l'air empoisonné où se monte un drame d'artistes haïssables. De la scène au crime, il n'y aura qu'un pas. Décadence et sa-

ture font un jeu aussi subtil que cruel.

**L'écorchée vive** (Grasset, 2009) « *Le conte de fée, justement, c'était de ne rien dire. S'il venait à l'apprendre, l'histoire ne vaudrait plus rien. L'ignorance de François était le seul*

*gage que l'histoire serait belle, c'était mathématique.* » Dix ans après *Viande* (Grasset), un roman très cru qu'elle a écrit à dix-sept ans, Legendre raconte un secret sis dans un corps. Expérience aiguë de la réalité par le corps.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## La fièvre de l'or

CHRISTIAN DESMEULES

À l'époque de la ruée vers l'or du XIX<sup>e</sup> siècle, en Alaska, au Yukon ou plus loin encore, de l'autre côté du monde, dans les mines sud-africaines, en Australie, en Nouvelle-Zélande, des milliers d'hommes ont souvent risqué le tout pour le tout pour la soif de s'enrichir ou de refaire leur vie. Avec patience, il leur fallait d'abord tamiser à la main d'énormes quantités de gravats et d'alluvions pour espérer tomber sur une pincée de paillettes d'or, une pépite, un aller simple vers la fortune.

C'est un peu par moments l'impression que donne la lecture du gros roman d'Eleanor Catton, *Les luminaires* — qui n'est peut-être pas aussi « sublime » qu'on nous l'affirme à gauche et à droite. Même si ça scintille ici et là, il faut le reconnaître, tout au long de ses mille pages le lecteur est à la recherche d'une substance qui vaudrait son pesant d'or.

En 1866, Hokitika, une petite ville-champignon sur la côte ouest de l'île du Sud, en Nouvelle-Zélande, est au cœur de la ruée vers l'or. Ils y affluent par centaines, attirés par tous les mirages: politiciens en campagne, magouilleurs, capitalistes et tricheurs de toutes espèces, femmes perdues, proxénètes et maquerelles, mangeuses d'opium ou mangeuses de fortune, fils de bonne famille en rupture de ban avec l'Angleterre victorienne, Maoris spoliés. Et puis de l'or. De l'or qui disparaît, qui réapparaît, qui change de mains. Des fortunes qui se font et se défont. Voilà ce qui est au cœur de ce roman touffu.

L'histoire, elle, s'amorce avec l'arrivée de Walter Moody



ROBERT CATTO

Eleanor Catton

à Hokitika, un jeune Anglais « pied tendre », observateur privilégié de toute l'intrigue qui structure ce gros roman, qui débute par la mort soudaine et inexplicable d'un prospecteur misanthrope. On ne lui connaissait pas d'épouse, mais celle-ci fera peu après son apparition pour réclamer son dû.

## Surpoids

Le voile de mystère se lèvera peu à peu, très lentement, entraînant à sa suite une nuée de personnages. Un capitaine de bateau, trafiquant d'opium à Hong Kong avant de passer quelques années au bagne et de se recycler dans la grande es-

croquerie. Un « *Chimetoque* » (sic) qui a juré de se faire vengeance. Une prostituée sous l'emprise du laudanum. Tous

liés entre eux d'une manière ou d'une autre.

Plus jeune lauréat de l'important prix Man Booker en 2013 (à 28 ans), la Néo-Zélandaise est une observatrice discrète de cette jungle humaine dans laquelle chacun a débarqué avec sa propre histoire — étant née au Canada, elle a aussi pu remporter le Prix du Gouverneur général la même année. Eleanor Catton ne se prive pas d'exposer les détails de ces destins entremêlés et de les imprégner, à la façon d'une lourde vinaigrette, d'une intrigue à la Agatha Christie. Une recherche de la vérité émaillée de longues conversations et plongée dans une ambiance historique qui apparaît d'une étonnante vérité.

Au moyen d'une structure empruntée à l'astrologie, avec un style qui fait écho à celui des romans affectés de

l'époque victorienne, ne se privant pas de recourir à des allers-retours temporels, l'auteure tisse dans *Les luminaires* une toile d'araignée narrative qui est une vraie prouesse.

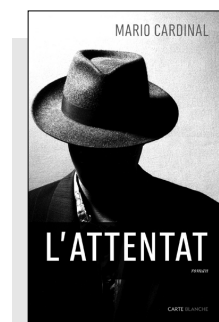
Un roman ambitieux et d'une maîtrise supérieure, certes, mais peut-être un peu obèse tant il paraît inutilement trop long. Débordant de tous les côtés, tout en restant mince en matière de substance. Des attributs qui en font surtout, en somme, un divertissement de qualité supérieure.

Collaborateur  
Le Devoir

## LES LUMINAIRES

Eleanor Catton  
Traduit de l'anglais par Erika Abrams  
Alto  
Québec, 2015, 992 pages

## LA VITRINE



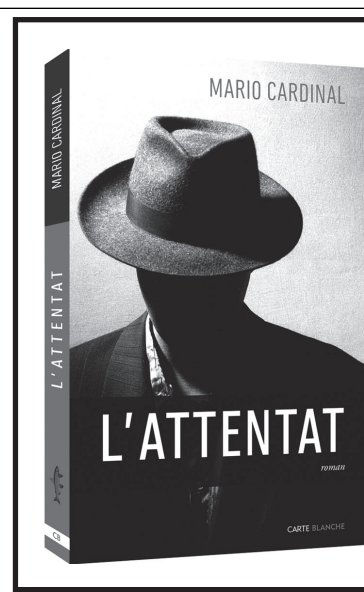
POLAR

## L'ATTENTAT

Mario Cardinal  
Carte blanche  
Montréal, 2015, 250 pages

Les lecteurs un peu moins jeunes connaissent tous Mario Cardinal. Brillant journaliste au *Devoir*, au *Soleil* puis à Radio-Canada — où il a terminé sa carrière en tout premier ombudsman de la société d'État —, il a pris sa retraite il y a une dizaine d'années et s'est depuis remis à l'écriture. Après un livre sur Henri Bourassa, voilà qu'il se met au thriller politique, ou plutôt au polar didactique, « pour faire œuvre de mémoire », comme il le dit lui-même dans l'avant-propos. Ici, nous sommes quelque part, presque aujourd'hui; le Québec vient de se donner un premier ministre charismatique et tout laisse croire qu'il réalisera l'indépendance tellement il rallie la grande majorité des électeurs. Mais il est la cible d'un tireur isolé lors du défilé de la Saint-Jean et le voilà entre la vie et la mort. La prémisse est invitante. Surtout qu'on nous la fait vivre sous l'angle d'un journaliste à la réputation sans tache; c'est elle qui mène l'enquête plus que les trois corps policiers chargés de le faire. Jusque-là, c'est parfait: bien écrit, plausible, pertinent. Lorsque l'un des personnages s'acharne à mettre tout cela en contexte en remontant aux premiers temps de la colonie puis à la Conquête, et aux rapports tendus qui suivirent, on l'accepte. Mais quand il insiste page après page et que la démonstration en vient à prendre plus de place que l'intrigue elle-même, quelle que soit la pertinence des faits racontés, sa lourdeur fait décrocher et l'on perd tout intérêt. C'est triste, mais trop, c'est trop.

Michel Bélaïr



MARIO CARDINAL

## L'ATTENTAT

roman

Véritable enquête journalistique, ce roman navigue entre fiction et faits historiques.

Le jour de la fête nationale, un premier ministre indépendantiste du Québec est la cible d'un attentat qui le plonge dans le coma. Une journaliste mène une enquête aux ramifications insoupçonnées, mais révélatrices de l'histoire québécoise.

24,95 \$ • En librairie • CARTE BLANCHE

# ESSAIS

## Quand les zouaves étaient sérieux

LOUIS CORNELIER



On a beau se le faire rappeler par des universitaires sérieux, on peine à l'imaginer aujourd'hui : de 1868 à 1870, 507 jeunes Canadiens français se sont portés volontaires pour devenir zouaves pontificaux et aller se battre au Vatican. En voie d'unification, l'Italie veut conquérir Rome et trois États contrôlés par le pape Pie IX. Des catholiques de l'Europe et du Canada souhaitent donc venir en aide à ce dernier. Au Québec, M<sup>sr</sup> Ignace Bourget, en guerre locale contre les idées libérales de plus en plus populaires, voit là une belle occasion de promouvoir les idées conservatrices et ultramontaines. Sa campagne aura du succès.

En 1924, Lionel Groulx, dans *Notre maître, le passé*, s'extasie encore devant ces nouveaux croisés. « Ah ! ces petits zouaves de Pie IX, il faudra les aimer beaucoup et les placer bien haut dans notre histoire, écrit-il. [...] Les origines de leur mouvement, ce frisson sacré qui souleva tout à coup les jeunes poitrines et fit passer d'un bout à l'autre du Canada français un courant magnétique, tout cela se peut-il expliquer sans l'intervention mystérieuse de l'Esprit ? »

Si « faire le zouave », aujourd'hui, signifie agir en imbécile, on doit constater que l'affaire, à l'époque, fut on ne peut plus sérieuse. Ces jeunes hommes, et ce n'était pas des farces, voulaient vraiment donner leur vie pour la gloire du catholicisme et de leur nation.

Les tenants et aboutissants de cette épopée sont bien présentés dans *Les soldats du pape*, un ouvrage collectif dirigé de main de maître par le sociologue Jean-Philippe Warren. En plus de faire ressortir l'esprit qui animait les zouaves canadiens, ce livre explique clairement le contexte du mouvement et ses suites. Il faut savoir, en effet, qu'il y eut, au Québec, des gens pour se revendiquer de l'esprit zouave jusqu'en 1993.

### La virilité belliqueuse

Une idée reçue veut que le Québec ait été, tout au long de son histoire, caractérisé par une attitude plutôt pacifiste.

L'historien Ollivier Hubert montre ici que ce n'est pas vraiment le cas. Un tiers des colons qui ont peuplé la Nouvelle-France étaient d'anciens militaires, rappelle-t-il, « et la milice faisait des Canadiens un peuple en arme ».

Dans les milieux bourgeois, le discours de « la virilité belliqueuse et dominatrice » est très répandu. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les collèges classiques entretiennent presque tous des milices scolaires, qui initient les jeunes de bonne famille à la culture militaire. C'est dans ce milieu, d'ailleurs, que seront recrutés la plupart des zouaves canadiens.

Arrivés trop tard sur le front, ces derniers ne se battent pas directement contre les troupes italiennes — la reddition de l'armée papale aura lieu en septembre 1870 — et aucun de ces volontaires ne mourra au combat. Leur aventure ne sera pas vaine pour autant.

En chemin vers Rome, nos zouaves passent par la France, où ils reçoivent un accueil chaleureux. Les Français conservateurs, Louis Veillot en tête, sont impressionnés par la qualité de leur langue — celle du XVII<sup>e</sup> siècle, dit-on —, par leur fougue et leur moralité. « L'expédition des zouaves pontificaux, notent Warren et Éric Désautels, a permis de faire connaître les Canadiens de langue française aux Européens à un moment où l'Europe les avait très largement oubliés. » Soldats d'élite du pape, nos zouaves furent cependant des diplomates culturels efficaces.

### Mal du pays

À Rome même, l'expérience fut plus difficile, explique Warren. Soumis à une discipline militaire de fer, incapables de communiquer directement avec le peuple romain, qui ne parle pas français, nos zouaves, en pays de connaissance en France, comme le montrent les notes de voyage de l'un d'entre eux reproduites dans ce livre, ressentent à Rome un violent mal du pays.

Plusieurs d'entre eux souffriront de la faim, avant d'être faits prisonniers et couverts d'insultes au moment de la défaite. Ils en tireront la leçon, conclut le sociologue, « qu'ils ne pouvaient vivre sous un ciel étranger, que le poids de l'exil leur pesait trop ». Il y a là l'expression d'une part émue et constante de l'identité québécoise.



Sur la photo de gauche, Alfred Laroque, zouave pontifical en 1868. À droite, les lieutenants Brownlow et Englet (Espagnol et Albanais) et le capitaine Campbell, zouave, sont photographiés en 1866.



PHOTOS WILLIAM NOTMAN / MUSÉE MCCORD

« Aujourd'hui, l'Association des zouaves de Québec fait presque partie du folklore. Les jeunes ignorent ce que signifie le mot zouave, désormais employé dans des expressions péjoratives pour se moquer de quelqu'un — faire le zouave. Les aînés n'ont qu'un vague souvenir des zouaves, qu'ils associent aux processions religieuses de leur enfance. Enfin, les gens confondent souvent les zouaves avec les membres de la flamboyante Garde suisse pontificale en poste au Vatican. »

Extrait de *Les soldats du pape*

À leur retour au pays, « les jeunes héros de notre dernière épopée », pour reprendre la formule de Groulx, sont acclamés, autant par le peuple que par une poésie propagandiste qui chante ces valeureux patriotes catholiques. Afin de leur venir en aide, les élites cléricales demandent au gouvernement de leur octroyer des terres pour qu'ils puissent poursuivre, autrement, leur mission de défendre la civilisation chrétienne et française.

En 1871, dans les Cantons-

de-l'Est, sur les bords du lac Mégantic, est donc fondée Piopolis, une paroisse baptisée en l'honneur de Pie IX et destinée à la colonisation par les zouaves. Mal accueillis par des Écossais déjà installés dans cette région, peu préparés au métier d'agriculteur sur des terres difficiles et éloignées des grands centres, les zouaves ne feront pas de miracles. Piopolis est aujourd'hui une petite municipalité d'environ 400 habitants.

Pendant des années, raconte

Diane Audy, les soldats canadiens français du pape et leurs descendants animeront une association d'inspiration militaire ayant pour but de préserver la mémoire de leur aventure et l'esprit de leur mouvement. En 1984, dans leur chant du cygne, ils accueilleront Jean-Paul II à Québec.

Depuis 1960, cependant, faire le zouave n'attire plus

l'admiration. Sans s'en désoler, on peut au moins souhaiter pour cette passionnante histoire mieux que l'oubli.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### LES SOLDATS DU PAPE

Sous la direction de Jean-Philippe Warren  
Presses de l'Université Laval  
Québec, 2014, 146 pages

Voir · Le documentaire de Marcel Carrière *Avec tambours et trompettes* (1968) sur l'histoire des zouaves pontificaux au Québec, sur le site Web du *Devoir*.

## Mon père, ce dictateur

SÉBASTIEN VINCENT

Quels types de pères furent dans l'intimité des dictateurs tels Mussolini, Franco, Mao, Bokassa, Mobutu, Duvalier, Kadhafi ou Loukachenko? Quel rapport à la figure paternelle et au pouvoir ces fils et filles de despotes ont-ils entretenu? Les destins des héritiers de 17 tyrans, racontés par un collectif de journalistes et d'universitaires réunis par le grand reporter Jean-Christophe Brisard et l'historien Claude Quételet, sont aussi variés que tragiques, chacun à leur manière.

Certains descendants de dictateurs, comme Bachar el-Assad, grand timide qui rêvait d'être ophtalmologue à Londres, ont été contraints d'offrir « leur innocence à un régime qui voyait en eux une continuité dynastique », et ce, au prix d'une métamorphose radicale et douloureuse de leur personnalité. Les fils aînés de Saddam Hussein sont sortis de l'enfance avec la ferme intention de succéder à leur père et se sont livrés à des luttes fratricides pour y parvenir. L'un d'entre eux, Oudaï, sans doute hanté par le fait que Saddam obligeait ses deux fils à assister en bas âge à la mise à mort cruelle de ses opposants, est lui-même devenu un tortionnaire paranoïaque et sans scrupule. Une violence transmise par le père qui l'a mené droit vers l'abîme. Hosni Moubarak, qui a régné sans partage sur l'Égypte du-



ARCHIVES AGENCE FRANCE-PRESSE

Photo non datée montrant Joseph Staline en compagnie de sa seconde épouse, Nadejda Sergueïevna Allilouïeva, et de sa fille Svetlana Iossifovna Allilouïeva.

rant plus de trente ans, a pour sa part entraîné dans sa chute ses fils Alaa et Gamal lors du Printemps arabe, éteignant du coup la flamme hégémonique des Moubarak.

Si la fille de Franco, celle de Ceausescu, celles de Mao et les enfants Pinochet « ont parfaitement adhéré au régime paternel » que le monde entier leur demande, aujourd'hui, de détester, les enfants du shah d'Iran ont dû se résigner à l'errance pour trouver un peu de quiétude. Svetlana, fille de Staline, et Alina Castro, descendante non reconnue du *Lider Máximo* à qui on attribue une dizaine d'enfants légitimes et illégitimes, ont aussi trouvé refuge à l'étranger. Une manière de rompre pour toujours les liens avec un passé

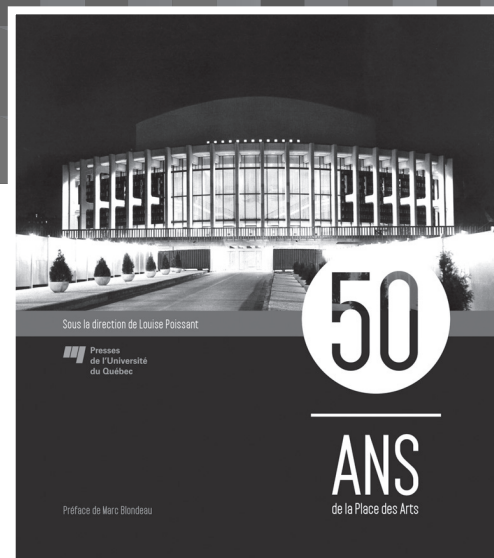
familial dont elles n'ont jamais été maîtresses.

Cet essai, auquel il manque malheureusement toute note ou référence et une conclusion générale, montre que, si de rares rejetons de despotes ont pleinement assumé, voire défendu, l'héritage paternel, nombreux sont ceux qui ont subi leur filiation comme un terrible legs chargé de sang, de drames personnels et collectifs. Un poids qui les a littéralement écrasés.

Collaborateur  
Le Devoir

ENFANTS DE DICTATEURS  
Sous la direction de Claude Quételet et Jean-Christophe Brisard  
Éditions First  
Paris, 2014, 371 pages

À l'occasion du cinquantième anniversaire de la Place des Arts, historiens, artistes et gestionnaires partagent leurs réflexions sur le rôle et l'influence de cette institution qui a puissamment contribué à l'émergence de toute une industrie culturelle.



### 50 ANS DE LA PLACE DES ARTS

Sous la direction de Louise Poissant

2015 30\$ PAPIER 21,99\$ PDF

Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir POUR AGIR

PUQ.CA